

Avant-propos

Après les tragiques événements qui ont frappé la rédaction de Charlie Hebdo, après la folie meurtrière qui s'est déchaînée dans un supermarché parisien, les questions fusent : pourquoi une telle violence pour quelques caricatures ? On a touché à la religion, on a blessé la liberté d'expression, on a attenté à la vie humaine. Dans cette analyse, Thierry Tilquin, formateur permanent au Cefoc, pose la question : au fond, qu'y a-t-il de sacré dans cette société ? Et qu'est-ce que le « sacré » ?

Mots-clés : Église – Fondamentalisme – Fraternité – Religion

Introduction

Dans une région d'Afrique centrale, des ingénieurs européens travaillent pour une entreprise de construction de routes. Un dimanche, ils partent en ballade au volant de leur 4x4. Au détour d'une piste en terre battue, ils découvrent un large espace couvert de petites pierres blanches qu'ils traversent allègrement et dont ils font leur terrain de jeu. Sans le savoir, ils viennent de profaner un lieu sacré, celui des morts : la terre des ancêtres. C'est l'émoi dans la population. Pourquoi ? Par leur geste, ils ont fait violence, ils ont brisé quelque chose d'essentiel : le fondement d'une culture et d'une société, ce qui lie les humains entre eux et avec leurs ancêtres, ce qui nourrit leur appartenance à une communauté et à une tradition. Difficile de réparer un tel geste. Les ingénieurs devront rentrer au pays.

On peut se poser la question de savoir quel est le soubassement qui fonde et porte la société moderne européenne. Quel est le noyau dur sacré, c'est-à-dire ce qui se révèle intouchable et inviolable sous peine de saper les fondements du vivre-ensemble de cette société ? Depuis plusieurs siècles, avec le processus de sécularisation, ce n'est plus la religion chrétienne. Celle-ci ne gère plus le sacré. Raison probable pour laquelle le blasphème à l'égard du christianisme n'ébranle plus les valeurs fondamentales sur lesquelles se construit la société.

Désacralisation ?

Émigré hors de la sphère religieuse, le sacré n'a pas disparu pour autant. Dans l'Union soviétique, particulièrement à l'époque de Staline, la profession de l'athéisme d'État n'a pas empêché la manifestation du sacré sous diverses formes : culte de la personnalité, construction de mausolées, défilés et parades militaires ou encore mises en exergue de personnalités à l'instar des saints comme par exemple le mineur Alekseï Stakhanov qui, en août 1935, aurait extrait plus de cent tonnes de charbon en une journée ! Un record de production invitant chaque ouvrier à devenir un « stakhanoviste » au service du développement de la société communiste. En 1979, le chanteur français Serge Gainsbourg interprétait une version de *La Marseillaise* qui fut considérée comme blasphématoire envers l'amour sacré de la patrie. Quelques années plus tard, en direct sur un plateau de télévision, le chanteur provoquait l'opinion publique en mettant le feu à un billet de banque qu'il venait de sortir de sa poche. Sacrilège ! Ni le chant patriotique ni le billet de banque n'ont pourtant un caractère religieux.

Qu'est-ce qui constitue aujourd'hui le sacré dans le monde occidental ? Est-ce la raison, la science, le progrès, la liberté, la démocratie, l'égalité ? Un peu de tout cela, sans doute. La philosophe liégeoise, Gaëlle Jeanmart, qui anime des ateliers de philosophie pour les enfants et

les adolescents, explique: « Avec le déclin des grandes formes collectives de sacralisation, des grandes 'messes', le sacré n'a pas disparu, il s'est individualisé. On a chacun ses rites quotidiens, ses habitudes, ses lieux sacrés : notre école, le lieu où l'on a embrassé pour la première fois... C'est une manière de s'humaniser sans doute. Mais avons-nous besoin de ces rites pour être plus humains ? »¹ D'autres considèrent que c'est l'économie de marché qui, aujourd'hui, fait office de religion et de sacré : « Au sens strict du terme, écrivait Jean-Claude Guillebaud en 1995, nos décideurs surpayés, qui s'abritent derrière le marché pour légitimer leurs privilèges, ressemblent à ces barbus fondamentalistes qui brandissent le Coran pour couvrir l'oppression de leurs femmes. À intégriste, intégriste et demi. Le marché devient la chariah de nos démocraties libérales. »² Un marché qui engendre des exclusions et des injustices et qui ébranle les équilibres écologiques.

Entre la liberté sans borne de l'individu et l'exaltation de la consommation de masse qui creuse les inégalités, y a-t-il encore place pour un vivre-ensemble dans la fraternité ?

Sacré pluriel

Dans le contexte occidental, le sacré, comme la spiritualité, n'est donc plus l'apanage des religions instituées. Il relève davantage de l'individu. Pour Pierre Somville, professeur émérite à l'Université de Liège, « la première forme de perception du sacré, c'est de se rendre compte que le flux vital qui nous traverse ne nous appartient pas. Quelque chose nous dépasse. Un flux vital dont nous sommes locataires et non pas propriétaires. Je ne suis pas le maître de mon propre destin. »³ Certains en font l'expérience en se confrontant aux grandes questions de la vie et de la mort, d'autres en communiant avec la foule lors d'un concert, d'autres dans la contemplation d'une œuvre d'art, d'autres encore dans l'engagement pour une cause commune ou dans la relation amoureuse.

Le sacré n'existe pas en soi, il est ce que l'on sacralise : « Pour moi, mes enfants, c'est sacré ! » En d'autres termes aussi, il est ce pour quoi on est prêt à se battre, à se sacrifier voire à donner sa propre vie.

Querelle des images

En quelque sorte, le sacré s'humanise en se sécularisant. Pour autant, le sacré religieux ne disparaît pas. Il se transforme et évolue en fonction du contexte et de l'histoire. Dans la tradition chrétienne, on a longtemps considéré la Bible comme un texte auquel on ne pouvait toucher et qu'on ne pouvait pas interpréter. Certains de ses livres avaient même été mis à l'index. En s'appuyant sur l'archéologie, les sciences humaines et la philosophie, les exégètes ont mis en lumière le contexte historique dans lequel ont été écrits tous ces textes. Les traductions les ont rendus accessibles aux chrétiens qui, aujourd'hui, peuvent les lire et en faire émerger du sens pour eux-mêmes.

Les représentations et les images du sacré ont aussi été contestées. Au VII^e siècle, des groupes de chrétiens appelés iconoclastes ont voulu faire interdire toute représentation du Christ et des saints dans les icônes. Un siècle plus tard, le concile de Nicée affirmera que rien n'empêche de représenter le Christ puisqu'il s'est incarné. Ce n'est pas l'image que l'on vénère mais la réalité « sacrée » qu'elle représente. La caricature rappelle qu'il ne faut pas confondre image et réalité. Mais en brisant ou en méprisant volontairement l'image, on risque de blesser l'autre dans sa relation avec cette réalité qui le dépasse.

Séparation avec le profane

Au cours de son histoire, l'Église chrétienne n'a pas échappé à la sacralisation. Comme dans les religions anciennes, elle a réintroduit une distinction entre le sacré et le profane. Particulièrement dans la liturgie. Églises, autels et prêtres ont été consacrés. Pour le

¹ Dans le quotidien belge *Le Soir* du 26 janvier 2015.

² J.-C. GUILLEBAUD, *La trahison des Lumières*, Paris, Seuil, 1995, p.64.

³ *La spiritualité ou l'esprit en vie*, revue Atout Sens, Namur, Cefoc, n°3, juin 2011, p.7.

théologien belge, Joseph Comblin, « *le clergé, en tant que classe séparée, est une invention de Constantin (IV^e siècle). Jusque-là, il n'y avait pas de distinction entre personne sacrée et personne profane : tous étaient laïcs car Jésus n'avait pas prévu autre chose... Au contraire, il avait mis à l'écart les prêtres et n'avait en aucun cas prévu l'apparition d'une autre classe sacerdotale car tous les hommes sont égaux. Il n'y a pas non plus des personnes sacrées et d'autres non sacrées car, pour Jésus, il n'y a pas de différence entre le sacré et le profane : tout est sacré, tout est profane.* » Cette séparation entre le sacré et le profane s'est encore accentuée dès le XVI^e siècle lorsque l'Église catholique s'est opposée à la réforme protestante. Il a fallu attendre le Concile Vatican II pour la réduire quelque peu. Mais entre laïcs et prêtres, l'écart demeure : « *Il y a un clergé qui se voue à ce qui est sacré, poursuit Comblin, et tous les autres, qui vivent dans l'espace profane, sont des récepteurs et non des acteurs. [...] Pour jouer un rôle actif, il est nécessaire d'être consacré.* »⁴

Cette sacralisation des textes fondateurs, des personnes, des institutions ou encore des espaces et des bâtiments constitue une dominante dans les religions. Ce phénomène peut conduire à des dérives : « *Le mot islam, ces trente dernières années, a supplanté Allah, Dieu, explique le philosophe Rachid Benzine. Il y a eu une sorte d'inversion de hiérarchie et aujourd'hui le prophète est en train de supplanter la figure de Dieu. Ce n'est plus Dieu et son prophète mais plutôt le prophète et son Dieu.* »⁵ L'Église catholique n'est pas en reste : des courants conservateurs y défendent une plus nette séparation entre le clergé et les laïcs ainsi qu'un recentrement autour du culte et de la pratique des sacrements.

La fraternité comme sacré

N'y aurait-il pas un autre sens du sacré pour aujourd'hui ? Autre que l'exaltation de la liberté de l'individu replié sur lui-même. Autre que la mise à l'écart du monde dans une appartenance religieuse fermée sur elle-même.

Pour Régis Debray, le sacré est au contraire dans ce qui relie les humains entre eux et dans ce qui fait communauté humaine. Il pose donc la question de savoir ce qui aujourd'hui « *peut encore sceller une complicité, en dehors de la maison, du stade et du bureau [...]. La sacralité est ce qui dépasse les hommes, ce qui peut les unir. Mais c'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse.* » Pour lui, la sacralité s'incarne dans la fraternité, le troisième terme de la devise républicaine. Qui donne en fait son sens aux deux autres : la liberté et l'égalité. Au-delà des limites de la famille, du clan, de la communauté de sang et de la couleur de peau, c'est « *pouvoir appeler frère ou sœur un étranger qui ne porte pas notre nom* »⁶. Dans son *Plaidoyer pour la fraternité*, le philosophe Abdenour Bidar va dans le même sens. « *Chacun, écrit-il, va devoir choisir entre la fraternité universelle ou le repli sur soi, la grande famille humaine ou la petite tribu identitaire.* »⁷

Thierry TILQUIN,
Formateur permanent au Cefoc

⁴ J. COMBLIN, *Église, crise et espérance*, in Philippe DUPRIEZ (dir.), *Joseph Comblin, prophète et ami des pauvres*, Bruxelles, Lessius, 2014, pp.31-32.

⁵ Dans l'émission *Matin Première* sur la RTBF, le 6 février 2015

(http://www.rtb.be/info/belgique/detail_rachid-benzine-la-violence-n-est-pas-inscrite-dans-le-coran?id=8900121).

⁶ Cité par C. VAN ROMPAEY, *C'est aux hommes de choisir ce qui les dépasse*, L'appel, n°375, mars 2015, p.20.

⁷ A. BIDAR, *Plaidoyer pour la fraternité*, Paris, Albin Michel, 2015, p.68.

Pour aller plus loin

Abdenour BIDAR, *Plaidoyer pour la fraternité*, Paris, Albin Michel, 2015.

Régis DEBRAY, *Jeunesse du sacré*, Paris, Gallimard, 2012.

Régis DEBRAY, *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009.

Cet article a été publié dans L'appel, n°375, mars 2015, pp.17-18.